Ephémères flammes célestes

Une toute petite étoile qui s'appelait Lucie menait une brillante vie dans la galaxie. Elle était la plus jeune et la plus enjouée des étoiles, et secrètement la préférée de la Lune, sa mère. Chaque soir d'été, Lucie endossait sa jolie robe de nacre et se rendait au bal du groupe musical de la Lyre. Véga, la reine du groupe, jouait avec quatre autres étoiles des sonates au clair de lune. Et Lucie dansait, dansait la nuit durant en faisant virevolter sa jolie robe. A chaque arabesque, des milliers de paillettes voletaient en formant de longs filaments de lumière. Parfois le Cygne l'accompagnait, le ramage brillant paré de mille feux et de plumes séductrices. Beau et majestueux. Blanc comme un lys, souple, élégant. Son cou, son corps, ses ailes à angle droit dessinaient des spirales enchanteresses.

A la fin du bal, lorsque la clarté pointait tout juste, Lucie invitait tout le monde à se rassembler autour du Soleil, leur père à tous. De sa somnolence se dégageait un agréable feu qui apaisait tout le monde. Tandis que Lucie distillait de sa voix cristalline des histoires dont elle avait le secret, les étoiles s'assoupissaient doucement. Elles avaient quelques heures pour rêver avant de reprendre leurs fonctions dans la Voie Lactée.

Lucie n'avait pas encore de rôle particulier dans la société des étoiles. Elle pouvait donc s'adonner librement à ses activités favorites. Le plus souvent, elle rejoignait son meilleur ami, le Cygne. Ils se promenaient des heures durant dans le transparent azur. Bien installés sur des petits nuages, ils tentaient d'observer la mystérieuse et curieuse vie sur la Terre. Mais bien souvent ils étaient trop loin pour en distinguer correctement les détails.

Un jour, Lucie se promenait seule sur son nuage favori, Perlucidus. Il s'était aventuré bien bas. Si bas que Lucie put suivre le vol d'un papillon. Ses ailes moirées battaient avec délicatesse. Elle n'en avait encore jamais vu. Elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de ce petit être gracieux et exhorta le nuage à le suivre toute la journée. Le soir venu, Lucie oublia le bal des étoiles. Roulée en boule sur elle-même, elle songeait à ce papillon. A la poudre de ses ailes, légère. Son envol comme un souffle, inconstant. Les fleurs effleurées, butinées. Le retour au ciel. Le bruissement voluptueux de ses ailes bourdonnait encore dans ses souvenirs. Ailes violettes, violines, parme, or. Les images défilaient dans son cœur, un frisson la parcourant tout entière. Cela faisait comme la caresse d'un doux vent le long de son dos. Le lendemain, ils cherchèrent le papillon. En vain. Le surlendemain, elle supplia encore Perlucidus. Lucie était tombée follement amoureuse de son papillon, ne pensant qu'à lui à chaque instant. La fièvre la saisit et sa froide lumière s'éteignit petit à petit jusqu'à se transformer en incandescent brasier. Elle s'était réfugiée loin des siens, à l'autre bout de la Voie Lactée, s'imaginant sans cesse ce papillon lui dessinant un vibrant chant d'amour, le voyant sautiller avec elle de fleurs en fleurs, cœur contre cœur, entre Terre et Étoiles.

La Lune était très inquiète de l'état de sa fille. Un matin, elle vint la voir dans sa cachette et, l'entourant de ses rayons maternels, lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour lui rendre le sourire.

- Mère, je voudrais tellement vivre avec lui. Je sais depuis que je l'ai vu que ma vie est pour lui.

La Lune eut un pincement au cœur en écoutant sa fille. Elle connaissait bien la vie sur Terre, elle connaissait l'amour aussi, ses douceurs comme ses ravages. Autrefois, il y avait bien

longtemps, elle était une femme, le Soleil son mari et ils vivaient sur Terre. Un matin, ils avaient choisi de vivre ailleurs pour fuir l'inconstance des humains. Ils avaient élu domicile dans le Ciel. Elle dit à sa fille :

- Ma fille, je peux t'aider à le rejoindre. Mais il faut que tu saches qu'en allant sur la Terre, plus jamais il ne te sera possible de revenir parmi nous. Tu deviendras humaine. Tu devras le séduire.

- Mais comment le reconnaitrais-je ?

- N'aie crainte, il prendra lui aussi forme humaine. Tu ne pourras te tromper, tu sauras. Mais surtout, prends garde, l'amour là-bas est difficile à cultiver. Il est instable, volage, capricieux. Tu dois parvenir à rendre son amour éternel. Si tu n'y arrives pas, tu en mourras.

Lucie leva ses grands yeux brillants d'espérance vers sa mère. La Lune y lut clairement sa décision. En dissimulant son désarroi, elle déposa un baiser sur le front de sa fille. Puis elle l'enveloppa d'une brume éblouissante. Lucie s'endormit puis le voile qui l'enserrait se souleva et la transporta doucement en pays étranger.

Quand Lucie se réveilla, elle était une jeune femme qui ne se rappelait pas son passé. Elle avait été recueillie par une gentille famille qui l'avait trouvée inconsciente. Il ne lui restait que les dernières paroles de sa mère qui sonnaient dans sa tête comme une rengaine : « l'amour doit être éternel ». Dès qu'elle le put, Lucie s'installa dans une petite maison, modeste mais confortable. Quelques mois plus tard, elle y vivait toujours seule. De son ancienne vie, elle avait gardé la froide beauté. Ses longs cheveux d'or volaient au gré du vent le matin lorsqu'elle sortait de chez elle pour puiser de l'eau. Elle occupait ses journées à prendre soin de ses plantes. Ses mains étaient particulièrement habiles pour faire germer les bourgeons qui feraient les plus belles fleurs. Entre ses longs doigts naissaient des orchidées aux pétales soyeux. Dans sa tête elle cultivait ses envies de passion. Beaucoup de jeunes gens lui avaient conté fleurette mais elle n'avait toujours pas consenti à donner sa main, recherchant confusément ce fabuleux frisson sentimental que des amies lui décrivaient parfois.

Un jour, alors qu'elle se rendait à l'aube à la rivière pour puiser de l'eau, Lucie rencontra un jeune homme grand, la silhouette élancé, le visage harmonieux. Ses yeux bruns trahissaient un caractère agréable mais déterminé. Au premier regard, leurs musiques intérieures s'accordèrent. Sans un mot, il lui prit des mains son seau et le porta jusqu'à la rivière. Puis il l'accompagna jusqu'à chez elle. Leurs corps bafouillaient. Désirs indicibles qui grondaient sourdement. Toujours silencieusement, elle s'approcha de lui et tendit ses mains. Le bleu de ses yeux l'invitait à s'y perdre, promettant des bonheurs ignorés, vaguement soupçonnés. Il prit ses mains et doucement l'attira vers lui. Le premier contact les électrisa. Leurs bouches s'unirent en un baiser passionné. Les deux amants se humaient. Se livraient. Enflammés. S'effeuillaient. S'enfonçaient profondément en l'autre. Langoureux. Dermes hérissés. Trouble délicieux. Sans se quitter des yeux. Ce fut comme si des ailes de papillon veloutées les frôlaient. Ils étaient pris dans une folle et virtuose alternance de pressions et douceur, légèreté et puissance. Les vagues se succédaient, les unes après les autres. Leurs soupirs s'évaporèrent à travers le faible halo de lumière qui filtrait des persiennes. Lueur du jour se levant. Rayon de la nuit se couchant.

Avelin était un jeune homme qui voyageait sans relâche. C'était là le grand plaisir de sa vie. Il n'avait pas de domicile, il allait de contrées en contrées au gré de son inspiration. Il s'enthousiasmait de découvrir des nouveaux paysages, des senteurs exotiques, des langues chantantes. Il s'entendait facilement avec tous les gens qu'il rencontrait. On l'invitait à table, il

honorait les mets étranges sans hésiter. Souvent, on lui offrait le gîte. Il passait quelques jours agréables puis, impatient, il repartait sur les routes en quête de nouvelles péripéties. Mais pour l'heure, il s'était installé chez Lucie, renonçant à ses multiples voyages. Lucie l'attirait profondément. Il y avait chez elle quelque chose qui le retenait comme s'il était enfin chez lui. Chaque minute dévoilait un nouveau trésor de Lucie. Avelin ne découvrait plus de nouveaux territoires. Il cultivait ses émotions, se gorgeait de sensations inconnues. Son odeur. Son aura. Son caractère. Sa grâce. Butiner encore. Le jeune homme se laissait consumer avec volupté par les sucs de l'amour.

Durant de nombreux mois, leur fougue anima fiévreusement leurs nuits et leurs journées. Ils s'aimaient, se manquaient à chaque instant, galvanisés par un plaisir enflammé. Lucie charmait Avelin chaque jour avec sa voix sucrée et ses histoires émouvantes. Elle avait un vrai don pour cela. Souvent l'été, ils s'allongeaient dans l'herbe et Lucie les faisait tous deux voyager dans des univers fantastiques, féériques, fabuleux, drôles. Ils se laissaient aller au plaisir de la rêverie pendant des heures. Parfois il était si tard que le soleil s'annonçait timidement. Dans les perles de rosée, les deux amants sublimaient leur idylle.

La Lune, attendrie, suivit avec émotion le mariage de sa fille. Elle se réjouissait de la voir s'épanouir autant. Avelin tenait l'accueil de l'auberge qu'ils avaient tous les deux construite à côté de leur maisonnette. De temps à autres, il s'en allait en voyage un ou deux jours pour s'approvisionner en produits rares. Très vite, grâce à leur gentillesse et l'originalité de leur table, l'établissement acquit une belle renommée et les voyageurs se firent de plus en plus nombreux. Le soir, Avelin aimait s'installer à table avec les visiteurs pour écouter les récits de voyage. Il passait de plus en plus de temps en leur compagnie, s'imaginant les routes arpentées, les rencontres nouvelles, les paysages lointains. Quand il se couchait près de Lucie, il vantait ses promenades, lui proposait de partir à la découverte de nouveaux horizons. Mais Lucie était bien chez elle, heureuse dans sa vie. Quand elle le sentait nostalgique, elle prenait son mari dans ses bras et le choyait jusqu'à ce que la béatitude l'envahisse tout entier. Ils s'embrassaient tendrement et bientôt la volupté les unissait, balayant au loin toute mélancolie.

Mais un jour, Avelin ne put plus contenir ses rêves de découverte. Accablé mais déterminé, il annonça à Lucie qu'il s'en allait. Elle ne le suivit pas, persuadée qu'il serait de retour le soir même. Il ne revint pas ce soir-là, ni le suivant. Trois jours plus tard, Lucie ferma l'auberge. Elle se posta sur le seuil de leur maison et attendit Avelin. Elle resta là sans rien faire pendant deux jours. Une semaine s'était écoulée quand Lucie comprit avec douleur qu'il ne reviendrait plus. La panique l'envahit alors qu'elle se rappela soudain la prédiction. Elle n'avait pas réussi à rendre son amour éternel. Sa vue se brouilla, une douleur énorme envahit son corps et son cœur. Lucie n'était plus que fièvre et souffrance. Le jour, elle était prise d'énormes convulsions et se crispait de douleur. La nuit, elle hurlait son désespoir aux étoiles, errant sur le seuil de sa porte. Aucun médecin ne put la soulager. Aucune plante ne vint à bout de ses blessures.

La Lune affligée à la vue du calvaire de sa fille décida d'abréger ses maux. Sa brume éblouissante enveloppa Lucie en un cocon de plus en plus comprimant. Puis projetant un éclair fulgurant, la Lune brisa le cocon en une multitude de filaments argentés qui s'éparpillèrent partout dans le pays et se perdirent dans l'obscurité.

Mais la nuit suivante, ils se mirent soudain à briller. De la même lumière froide que Lucie lorsqu'elle était encore une étoile. Incapable de voler bien haut, chaque petite luciole se lançait dans un ballet lumineux. Tentative désespérée d'entrer en contact avec ses pairs. Douloureuse attente d'une réponse en retour. Sombre silence jusqu'à la nuit suivante.

Depuis ce jour, vous les apercevez parfois. Vos prairies scintillent. Les lucioles s'animent sous vos pieds lors des nuits d'été. Frénétiques feux d'artifice. Elles recherchent l'âme sœur. Mais souvent, bien souvent, elles finissent par s'éteindre au petit matin.

Désir inassouvi. Espoirs éphémères.